



## L'œil de l'œuf

### Itinéraires vagabonds et autres escapades estivales

« Voyage où tu le veux, mais n'oublie pas de passer par chez nous. »<sup>1</sup>  
C'est l'été. Et c'est la route.

Quittant les doux versants du très pieux Morvan<sup>2</sup>, c'est à l'orée du Charolais bourguignon que je plante ma tente pour une nuit à l'entrée d'un pré encore bien fleuri. Tranquille !

Cette paix toute nue dans une nature toute crue à jouer avec les sauterelles me donne, comme elles, envie d'avoir des ailes. La soirée bien tombée déjà s'enroulait dans des rêves enchantés... quand soudain ! Une camionnette de paysan s'engouffre brutalement dans le champ. Celui qui en sort est plutôt un exploitant.

— Dégage ! crache-t-il sur le ton puissant du grand pouvoir propriétaire.

— Excuse-moi, mais si je pars tôt demain...

— Dégage ! Dans un quart d'heure, je reviens avec le tracteur et je pousse tout ton chantier dans le roncier avec la fourche à fumier.

Je démonte mon camp. Il fait nuit. Je m'installe à quelques mètres de là sur le bord de la route.

Il ne peut rien dire, ce n'est pas chez lui.

Au petit matin, à peine réveillé, le café en train de chauffer, je reçois encore de la visite.

C'est la gendarmerie !

— Que faites-vous là sur le bord de la route avec tout ce bazar qui traîne ? C'est interdit !

Je raconte mon arrivée face à l'humeur hostile et brutale du Charolais. Je confesse m'être fait virer du champ, propriété privée, j'y consens.

— Qu'est-ce qu'on peut faire pour vous ? demande l'un des deux gendarmes, gentiment bienveillant.

— Rien ! Ou alors, une faveur. Je n'ai jamais soufflé dans un ballon et, à jeun, là, ce serait le moment. Juste pour voir la couleur.

— Oui, mais avec le café, ça va rien donner, suggère, désolé, l'autre gendarme.

— D'accord, mais j'ai du muscadet en cubi dans le cul de la charrette pour trinquer avec la paysannerie de rencontre. Je peux m'en jeter une bolée dans le gosier et voir ensuite la différence.

Les gendarmes m'expliquent alors qu'ils sont en mission et que ce n'est pas pour jouer aux fanfarons. Puis, surprise, ils me proposent :

— Venez avec nous voir notre exploitant un peu fâché. On adore les réconciliations. C'est bon pour notre promotion autant que la répression. Allez, s'il vous plaît, soyez gentil, on peut s'aider. Ensuite, on vous laisse tranquille !

Sacrés gendarmes !

\*\*\*

Voici les monts de la Madeleine, entre Charolais et Livradois-Forez. C'est une contrée peu fréquentée, très vallonnée, encore préservée des grandes modernités. Une de ces rares régions que le tourisme tarde à dénicher, toujours en quête d'une exclusivité. Sa richesse est comme une résistance en forme de simplicité. On va dire qu'elle n'est guère tracassée par le fait d'être elle-même couronnée par l'excessivité.

À l'entrée du bourg, le nom du village est quasi effacé. Les vaches qui s'y promènent ne sont nullement effarouchées. Les commerces se sont réfugiés dans les supermarchés. Reste le bistrot du coin, histoire de casser un peu de bon grain sur le dos du cher voisin.

L'église est en face, rafistolée par les temps et les âges, qui l'ont aussi bien abîmée. Le clocher, jadis haut pointé vers le ciel, s'est effondré sous le poids d'une histoire qui ne sait plus elle-même qui croire. L'eau bénite serait, paraît-il, empoisonnée, et pour cette raison, le culte aurait déserté. Trop de morts dans l'année.

<sup>1</sup> Paroles d'un chant du Breton Claude Besson, *Kérouze*, à propos d'accueil rural dans son pays natal.

<sup>2</sup> Le Morvan accueille une incontournable cité pour les pèlerins en route vers Saint-Jacques-de-Compostelle : Vézelay.

Malgré cela, privé des pierres de son passé – et c'est une idée du vieux curé –, le clocher sera remonté, mais en parpaings de cimentiers, moins coûteux en deniers. Reste que pour sonner l'angélus, la pauvre bâtisse ne pourra résister au bourdon d'une seule volée. Alors est née une autre idée : c'est le forgeron retraité qui va s'en occuper. Le résultat ? Une tôle debout pendue aux chevrons et un marteau en guise de battant se balançant au bout de la corde le tenant. Même le maire est en très fier. Qui sait, un jour peut-être, rien que pour voir le coup malin, on viendra de loin écouter le fameux tocsin.

Ah oui, on sonne encore les enterrements !

C'est douze coups de tôle pour un chrétien et moitié moins pour un païen.

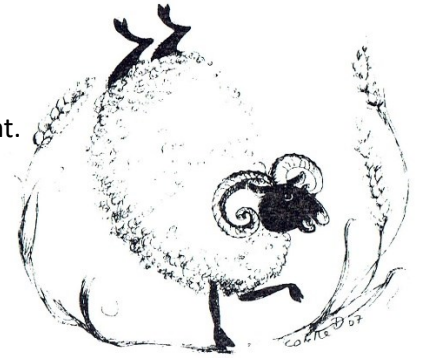
Pour ces derniers, les coups manquants seront rattrapés au bistrot après l'événement.

\*\*\*

Risques d'orage.

Halte dans un camping.

Refuge dans les toilettes en cas de déluge.



Ce soir-là, j'arrive de randonnée.

Un énorme camping-car tente de s'engouffrer au centimètre près de chaque côté dans l'espace entre ma deuch et ma tente. Tel un monstre dans un trou de souris, il glisse sans honte son mur de tôle en territoire habité. Voilà la poésie tranquille de mon adorable campement coupée en deux !

Le camping est, par ailleurs, quasi vide. Quand l'impérialisme cherche en même temps, curieusement, la promiscuité... Tout est là.

— Pas trop gêné de vous poser là ? dis-je à l'intrus.

— Normal, on se met là tous les ans. C'est à cause de la prise de courant pour les besoins de nos équipements.

La mousse me monte au nénuphar. L'intolérance, je le sens, ne va guère m'épargner. Je me retiens, mais trop tard.

— Ne pourriez-vous pas laisser chez vous votre modernité le temps d'un été ?

Réponse sans pitié de mon envahisseur :

— Monsieur, votre charrette à fleurs, là, est un danger.

Et vlan ! Est-ce mérité ? Le pire peut-il encore être évité ?

L'homme se dirige vers la prise.

Ma chemise signée « Rebêêllion » est à sécher sur le poste électrique. Le gars s'arrête comme en contemplation devant l'œuvre d'artiste.

— C'est quoi ce chiffon ? demande-t-il d'un air grognon.

— C'est le drapeau de mes opinions. J'adore les moutons qui sortent du troupeau, mais je déteste les éléphants dans la bergerie.

Ma réflexion semble s'écraser, plate, à côté du bonhomme. Nos vérités s'étouffent l'une sur l'autre, elles se fracassent désormais dans le silence. Je propose une sortie de crise :

— Il y a un dérouleur à l'accueil du camping. Je vais le chercher si vous voulez ?

Aucune réponse. Je patiente quelques instants puis reviens avec la câblure que je lui offre plein cœur.

Entre temps, le bolide s'était déplacé ailleurs.

— Merci et bonne soirée, s'est-on dit des deux côtés.

Puis le drame s'est refermé sur la nuit qui allait tomber.

\*\*\*

La région du Gévaudan, encore meurtrie du souvenir de son horrible bête<sup>33</sup>, ne cache pas les charmes de ses hautes collines que l'orage ne cesse de pilonner. La bête a tellement hanté ses populations qu'en ces lieux de malédiction le campement sauvage retient sa respiration. Les chemins de terre ont tellement souffert et, semble-t-il, peinent à se taire. On trouve encore et partout des Vierge Marie dans les chênes creux, pour conjurer le retour d'un cauchemar malheureux. C'est comme si quelques hurlements de férocité s'étouffaient encore dans les ronciers.

Là, au bout d'une route caillouteuse, dans une ferme à l'allure abandonnée, se niche une sorte d'ermite assez âgé. C'est entre deux deuchs que nous nous sommes rencontrés.

---

<sup>33</sup> Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la célèbre « Bête du Gévaudan » fut accusée de terribles massacres. Les hypothèses sur son identité et sa réalité n'ont jamais été confirmées.

La sienne est un tas de fumier, une pourriture, une ordure qui roule encore, un tas de rouille des années 50.

— Appelle-moi Joseph, me dit-il. Ma mère m'a nommé Marcel, mais je hais ce nom-là. Ce n'est pas le mien. Chacun doit se nommer comme ça lui convient. Viens boire un café dans ma tanière.

Les toitures pissent l'eau de tout côté. C'est pourquoi Joseph vit surtout dans son auto.

À l'arrière, trois poules et deux lapins. Le siège pour conduire est une botte de foin. À côté, un bidon pour les courses. La capote est scotchée dans tous les sens.

Le contrôle technique ? « Jamais ! Ils pourraient me l'abîmer ! »

Joseph parle aux autres comme il se parle à lui-même. Tout seul. Comme d'habitude. Avec ses bêtes.

Ses mots sont parfois dans le désordre. Trois pensées se croisent dans la même phrase. Il se confesse :

— Sinon, tout se fait dans la paille. Un jour, une assistante sociale est venue me voir pour mettre un cabinet. Obligatoire ! Il est dans la remise à côté. C'est pratique, mais j'ai bouché la sortie avec un plastique. Je m'en sers d'abreuvoir pour ma bique qui me fait du lait quand elle veut et quand elle peut.

Joseph est fier de son épave. Il aime sa deuch. Il l'entretient, dit-il, pour que les deux vieillissent en même temps.

Il me verse un café dans un verre sale et boit direct à la cafetière, puis il la pose sur sa cuisse, comme un enfant qu'il prendrait sur ses genoux.

— À la saint Joseph, les oiseaux se marient, me dit-il. C'est un proverbe du pays. Mais moi, je ne me suis jamais marié, car, vois-tu, ce qui abîme les gens, c'est qu'ils s'empêchent d'être libres. L'autre te retient par tous les bouts.

Pendant que j'avale mon café crassou, Joseph s'envoie dans le gosier une piquette qu'il fait lui-même.

En lui tapant sur l'épaule, je lui pose une question :

— Joseph, qui boit le plus ? Toi ou ta deuch ?

— Il faut boire là où le cœur a soif !

Jolie réponse, mais sa sagesse en rajoute une dose :

— Où poses-tu les yeux quand tu regardes la vie ? Je vais te le dire. Pose-les dans l'œuf que tu es avant de naître. Ce que tu cherches est encore là. Tape dur sur la coque qui te retient. Et là, tu vas « bicher ».<sup>4</sup>

Il insiste alors pour me dire que le paradis ici-bas est l'inverse du confort qui endort le monde moderne et aussi que la vitesse étourdit les gens en cassant leur girouette.

— Tout va trop vite, répète Joseph comme une litanie qui chercherait à ralentir la folle équipée de ce qui l'entoure. Mais moi, avec ma vieille deuch à 30 km/h, si les fous se prennent le mur, j'aurai le temps de faire demi-tour avant et de revenir en arrière.

Puis, dans le bric-à-brac de ses pensées, il m'en confie une dernière pour la route, tout aussi énigmatique :

— Toi qui dors dans les champs, fais bien attention : ta coque peut vite se refermer sur toi !

Mystère...

Merci, Joseph ! Tes mots, je les emporte avec moi.

\*\*\*

Juste en dessous de l'Aubrac se niche le Lévézou, rarement cartographié dans nos géographies. C'est une région coincée discrètement entre deux célébrités : le Rouergue et les Cévennes.

J'arrive dans un village, une commune. En bout de route, une impasse. Le bulletin municipal fait état d'une population de 175.5 habitants, avec une moitié de citoyen dont personne ne semble s'inquiéter. Le maire, frustré de n'avoir aucun rond-point sur son territoire, en fit faire un qui ne sert à rien, mais qui cependant oblige les gens à en faire le tour avant de quitter le bourg. C'est un temps perdu dont se plaignent les habitants, étourdis par un mouvement giratoire qui les agace. Le maire, vexé, le fit casser pour en construire un autre, au même endroit, mais carré ! Voilà, c'est qui le patron ?!

Depuis, sur la question, les mots ne sortent plus qu'au tire-bouchon.

Le Lévézou veut dire « pays du loup ». Dans cette contrée, le paysage est encore bocager. Les champs ont gardé leurs noms, baptisés par les anciennes générations. Allez savoir pourquoi les bulldozers les ont épargnés !

Sur la commune, tous les chiens sont dressés pour traverser la route sur les passages piétonniers. Par arrêté municipal, tout délinquant canidé sera verbalisé : une heure au piquet en plein milieu de la localité. C'est deux heures pour un « laisser-aller » sur la voie publique, sauf que cette sentence ne s'applique non pas à la bête, mais à son ou sa propriétaire. La honte !

---

<sup>4</sup> « Bicher » : mot patois qui désigne l'oiseau qui casse du bec sa coquille pour sortir de son œuf.

Je rentre dans le bistrot-épicerie : 7 m<sup>2</sup> à tout casser. Une seule table est disposée au milieu de l'espace restant. D'entrée, je mets le pied sur un cageot de tomates posé par terre. Tout écrasé... et bien écrasé !

C'est l'heure du goûter. L'épicerie, qui fait boulangerie, me taille une part de flan de trois demi-livres environ. Mon regard se perd dans l'épaisseur monumentale de la crème.

Dans la confusion de l'empilement surchargé de la boutique, je perds mon sac à dos. Je reste très inquiet jusqu'à ce qu'on me signale que je l'ai sur le dos, juste derrière moi.

Un vieux monsieur vient commander une baguette pour le lendemain.

— Quelle longueur ? lui demande la serveuse qui n'attend même pas la réponse en s'adressant au client suivant.

J'achète un paquet de chips. Je lis l'étiquette : « Date limite de vente : juin 2025, 9 h 15 ». À 9 h 20 : poubelle !

Deux ou trois paysans du coin, assis à l'unique table de l'estaminet, causent à très haute voix du comice agricole de la veille, réunissant tout ce qu'il y a comme meilleures bêtes dans la campagne environnante.

La conversation porte sur les écolos et les remarques chevalines.

— C'est quand même pas possible... Avec eux, on n'a même plus le droit de leur couper la queue ! C'est pas eux, qui n'ont jamais touché la terre, qui se prennent des coups de fouet quand on attelle.

C'est vrai qu'une législation empêche la mutilation des queues chez les chevaux et juments au motif que les bêtes ont droit à leur intimité.

Je fais le mort, car je ne sais de quel côté la ruralité pourrait me positionner.

\*\*\*

Mon retour passera par le Limousin, mais avant, il me reste une traversée : le versant ouest du Cantal qui touche la Corrèze. Le Millevaches attendra son tour. Encore deux ou trois nuits sauvages avant de rentrer.

Je contourne les « bouses à mouches »<sup>5</sup> de la région, bien que les criquets soient partout et s'abattent, inattendus, comme sur les moissons africaines.

Le mot « dévoyé »<sup>6</sup>, justement, sort le voyage de son sens premier. Le voyageur devient touriste, ce que je fuis, et ce que je suis aussi.

Le malaise poursuit le récit et, en même temps, le nourrit.

Un parallèle : l'outil est au service de la main, de cette main dont la machine n'a plus besoin. C'est le même écart entre voyage et tourisme. Si le voyage, de sens, en est plein, du tourisme, il n'en reste que l'emballage.

La deuch a l'habitude de ces discours sans fin et, cependant, patiemment, trace son chemin, dressée qu'elle a été ou, simplement, d'elle-même, approuvée.

Tiens, là ! À gauche, un sentier qui descend en bonne pente, assez chaotique quand même, et qui s'ouvre sur une prairie en surplomb d'un panorama à s'époustoufler. Des sauterelles et des papillons. Puis patates bouillies et au lit, bonne nuit !

Sauf qu'au matin, avec la rosée, l'herbe est mouillée.

Pourtant courageuse, la deuch patine et refuse de grimper. Le tout glisse et dérape sur le côté. Côté ravin, et déjà une roue dans le vide. Un bruissement la retient. L'arrière de la belle est en difficulté. Sérieux ? Je bourre du bois et du foin sous les roues motrices. Elle se redresse, mais l'aile droite reste accrochée dans le fourré. Les rivets ont sauté. La voilà nue d'un côté. Je recule au fond du chemin et lance l'engin. Ouf, sorti du trou, sinon à jamais pour l'éternité des profondeurs, il reste du temps et de la hauteur pour méditer.

J'arrête là la randonnée, car j'arrive au bout du papier.

Merci pour votre attention, et à l'année prochaine !

*Daniel Testard*  
Quily, août 2024

---

<sup>5</sup> « Bouses à mouches » : concentrations touristiques dans un même lieu au même moment.

<sup>6</sup> « Dévoyé » : d'après le dictionnaire Larousse, équivalent de « débauché » ou « perversi ».